

Introduction

FREUD, L'HUMOUR ET LA MÈRE

À lire l'œuvre freudienne, on est frappé par la position excentrée qu'y occupent deux de ses « objets », à savoir la *mère*, le personnage maternel d'une part, et l'*humour*, la pratique humoristique d'autre part. Une position d'autant plus singulière que ceux-ci tiennent dans la vie du père de la psychanalyse une place de choix, tant culturelle que personnelle, puisqu'ils s'y inscrivent comme objets omniprésents, et pour tout dire « incontournables ».

Et si les deux étaient liés ? Et si la mère, quelque peu maintenue à l'écart dans la pensée freudienne (mais pas dans celle de Sigmund Freud), n'en pointait cependant pas moins le bout du nez, et ne s'imposait pas là aussi — dans l'œuvre théorique — à travers l'humour ?

De la mère, et de sa mère en particulier, Freud parle très peu, et avec la pudeur d'un fils et la réserve respectueuse qu'il a toujours montrée avec les femmes, s'accrochant à l'image idéalisée d'icelle, et au caractère magnifié de la relation maternelle. Il fera d'ailleurs preuve de la même discrétion au plan théorique, et l'on sait qu'il n'abordera les rives du continent noir que tardivement, lorsque son actrice primordiale aura disparu¹.

Tous les auteurs — familiers de Freud ou commentateurs actuels — notent l'extrême discrétion de ce fils aimé, si peu communicatif lorsqu'il s'agit de sa mère ou d'une composante maternelle personnelle².

Déjà, le 4 août 1932, Ferenczi notait abruptement dans son *Journal clinique* :

« Il est possible que l'auteur [Freud] ait une répugnance personnelle à l'égard d'une sexualité spontanée de la femme, à orientation féminine : idéalisation de la mère. Il recule devant la tâche d'avoir une mère sexuellement exigeante et d'avoir à la satisfaire. À un moment donné, il a dû être placé devant une telle tâche par le caractère passionné de la mère³. »

Quant à Jones, il remarquera avec une déférente prudence :

« Il est permis de supposer que des motifs extrêmement puissants avaient forcé Freud, dans ses jeunes années, à dissimuler aux autres — et peut-être à lui-même — une phase importante de son évolution. Je me permettrai de supposer qu'il s'agissait de son profond amour pour sa mère⁴. »

Tandis que Schur écrit à ce même Jones, le 6 octobre 1955 :

« D'une manière générale il semble qu'il y ait eu — à conclure d'après maints indices — une relation complexe prégénitale, entre Freud et sa mère, une relation qu'il n'a jamais vraiment soumise à l'analyse⁵. »

Ce que constatent avec recul les auteurs contemporains, soulignant que non seulement Freud n'accorde aucune place à sa mère dans son œuvre, mais encore qu'il « renvoie les mères aux marges de ses histoires de cas⁶ ». Ainsi, dans ses descriptions cliniques et théoriques, « tout ce qui ne sera pas simplement effacé de la généalogie maternelle des fantasmes se verra parqué dans l'unique et monotone rubrique : féminité — passivité — homosexualité », signale A. de Mijolla⁷.

Cet auteur, en quête de ces *Visiteurs du Moi*, repère justement — dans la crainte de Freud de s'éteindre avant Amalia, sa mère, et le « sentiment de délivrance » qu'il éprouve à la disparition de celle-ci⁸ — la marque d'un fantasme d'identification inconscient à sa propre génitrice, lui donnant à penser que c'est « en mère de sa mère que pendant bien des années Freud [a] agi et parlé, mais à la condition que personne n'en sache rien et surtout pas lui⁹ ». Faut-il entendre aussi ce « sentiment de délivrance » comme la levée d'une inhibition ou, tout au moins, la suppression d'une censure ?

Toujours est-il que ce n'est qu'après la mort d'Amalia, en septembre 1930, que Freud sera en mesure de livrer ses réflexions concernant la sexualité féminine (« De la sexualité féminine », 1931) et le rôle précœdipien de la mère (« La Féminité », 1932), des réflexions où s'élabore assurément quelque chose de son histoire précoce et de ce lien à sa mère jusque-là dispensé de toute ambivalence. Sur ce point, d'ailleurs, la chronologie des textes ne fait aucun doute. Freud note, en 1929, dans *Le Malaise dans la culture* :

« L'agression [...] constitue le dépôt de toutes les relations tendres et amoureuses entre les hommes, peut-être à la seule exception de celle d'une mère avec son enfant mâle¹⁰. »

Et, en 1931, il tente encore de dispenser la mère de toute hostilité en déplaçant cette dernière sur le père :

« Mais comment est-il possible pour les garçons de maintenir intacte leur liaison, assurément non moins intense [que chez les filles], à la mère ? La réponse ne se fait pas attendre davantage : parce que la possibilité leur est donnée de liquider leur ambivalence envers la mère en plaçant tous leurs sentiments hostiles chez le père¹¹. »

En 1932, c'est bien la complexité de la relation à la mère qui se trouve abordée dans toute sa concrétude :

« Le reproche à l'encontre de la mère, qui remonte le plus loin, est qu'elle a dispensé trop peu de lait à l'enfant, ce qui lui est imputé à manque d'amour. [...] *La figure de la nourrice est en règle générale fusionnée avec la mère* ; là où cela ne s'est pas produit, le reproche se transforme en cet autre qu'elle a renvoyé trop tôt la nourrice qui, avec tant de complaisance, nourrissait l'enfant. [...] Il semble bien plutôt que l'avidité de l'enfant pour sa première nourriture soit absolument insatiable, qu'il ne se remette jamais de la douleur d'avoir perdu le sein maternel. [...]

La plainte suivante portée contre la mère s'embrase quand le nouvel enfant apparaît dans la chambre d'enfants. Si possible, elle maintient la corrélation avec le refus oral. [...] Mais ce n'est pas seulement la nourriture lactée que l'enfant envie à cet intrus et rival

non souhaité, ce sont également tous les autres signes de la sollicitude maternelle. Il se sent détrôné, spolié, lésé dans ses droits, il déverse une haine jalouse sur le petit-frère-ou-sœur et développe contre la mère infidèle une rancune qui parvient à s'exprimer très souvent dans une modification fâcheuse de sa conduite. Il devient par exemple méchant, irritable, indocile, et défait ses acquisitions quant à la maîtrise de ses excréments. [...] tout ce bouleversement se répète à chaque nouveau petit frère ou sœur. D'ailleurs le fait que l'enfant reste éventuellement le chéri préféré de la mère ne change pas grand-chose ; les revendications d'amour de l'enfant sont démesurées, elles exigent l'exclusivité, ne tolérant aucun partage¹². »

Comment ne pas être sensible à l'écho autobiographique implicite de ce passage et ne pas songer au petit *goldener Sigi*, certes nourri au sein, mais confronté précocement à la ronde silhouette d'une mère mettant successivement au monde Julius en octobre 57, Anna en décembre 58, Rosa en mars 60, Mitzi en mars 61, Dolfi en juillet 62, Paula en mai 64, et Alexandre en avril 66 ? Mais, rappelle Marthe Robert, « le rôle mythique de mère œdipienne ne doit pas faire oublier ce qu'elle était par elle-même¹³ », à savoir une jeune femme mariée à un homme mûr, affectée par la cruelle double perte, en 1858, de son jeune frère Julius, atteint de tuberculose comme elle¹⁴, puis de son second fils prénommé comme ce frère aimé. Une jeune femme également occupée par des naissances rapprochées dans l'unique pièce de Freiberg tout d'abord, puis dans les appartements successifs de Vienne à partir de 1860. Mais, ajoutera-t-on, une jeune femme conquise aussi par son premier fils !

Il faut également se souvenir qu'Amalia fut la mère d'un génie, et qu'à ce titre son influence a été déterminante dans l'éclosion de ce dernier. Un chercheur américain, Matthew Besdine, s'est efforcé de dégager les caractéristiques les plus fréquentes, retrouvées chez les mères de créateurs, qui, si elles ne suffisent pas toujours, loin s'en faut, à faire de leurs rejetons des génies, n'en sont pas moins intéressantes, appliquées à Freud, pour notre propos¹⁵.

Besdine définit ainsi ce qu'il appelle le « maternage jocastien », dont les divers traits — « surestimation, surprotection, attachement étroit, intimité, indulgence excessive, surstimulation, séduction, exclusivité, adoration, narcissisme, infantilisation, domination, sym-

biose, etc. » — seraient issus d'une « soif d'affection et de frustration sentimentale » maternelle.

Parmi les causes fondamentales de ce type de maternage, hormis l'absence de père (comme chez le grand Léonard de Vinci), Besdine indique aussi l'éloignement qui frapperait les parents, éloignement physique ou encore « distance psychologique résultant d'une trop grande différence d'âge entre les parents. Ceux de Freud avaient vingt ans d'écart, ceux de Goethe vingt et un, et ceux de Balzac trente-quatre. On voit donc que l'absence du père, qu'elle soit due à un éloignement physique ou psychologique, et sa conséquence, la frustration de la vie amoureuse de la mère, sont les causes de la soif d'affection de celle-ci ».

Besdine reconnaît donc un effet de ce maternage, dont aurait bénéficié le petit Sigismund, dans la minimisation que ce dernier effectue du rôle de Jocaste dans la tragédie sophocléenne :

« En minimisant le rôle de Jocaste dans la tragédie incestueuse, Freud fit preuve de la galanterie typique de l'époque victorienne. Jocaste fut placée si haut qu'il n'était pas question d'évaluer son rôle avec les critères scientifiques appliqués à Œdipe. [...] Un reste de paternalisme victorien empêcha Freud de procéder à une évaluation critique de la sexualité de Jocaste, de son désir, de sa profonde solitude et de son envie frustrée d'avoir un enfant. En faisant de Jocaste l'objet passif de la convoitise sexuelle de son fils, Freud inscrivait l'expérience de sa propre vie et ses sentiments de culpabilité dans l'histoire d'Œdipe. Comme Michel-Ange, il fut obsédé par le caractère exclusif de sa propre culpabilité et identifia les femmes à des madones lointaines. Étant donné sa personnalité et le puritanisme de son époque, il maintint la fiction de l'absence de sexualité et de désir sexuel chez les femmes ; et aussi ne put-il voir que Jocaste portait une responsabilité égale à celle de son fils dans la tragédie d'*Œdipe-roi*¹⁶. »

Que Freud ne se soit pas intéressé outre mesure au personnage de Jocaste¹⁷, certes, qu'il ait été « réservé » avec les femmes, soit, personne ne le contredira, mais soutenir comme le fait Besdine qu'il ait méconnu les avatars du désir sexuel des femmes, y compris chez ses hystériques de patientes, relève tout autant, et on ne peut mieux dire,

de l'*aveuglement*. Ce pourquoi on préférera les développements que s'autorise D. Anzieu à partir de l'article cité :

« La difficulté pour l'enfant de se défendre contre son propre désir incestueux pour sa mère, puis pour les femmes en tenant lieu, est accentuée par le danger qu'il ressent de rencontrer chez elles non seulement une réponse positive mais surtout une sollicitation amoureuse telle que son propre désir alors ne connaisse plus de frein. D'où la peur de l'amour. D'où, chez Freud, une exceptionnelle monogamie, un attrait essentiellement cérébral pour des femmes à la fois intellectuelles et séduisantes, Minna, sa belle-sœur, Lou Andreas-Salomé, Marie Bonaparte, etc. D'où ses limites dans la compréhension de la sexualité féminine. D'où son mutisme envers l'aimée lors de son énamoration adolescente pour Gisela Fluß. D'où [...] la distance dans laquelle est tenu l'objet du désir : terre promise aperçue seulement de loin, vue brouillée sur ROMA (dont l'anagramme bien connu est AMOR)¹⁸. »

Et l'on retiendra avec lui que, si le surinvestissement libidinal du petit Sigi par une mère au désir incestueux à peine voilé contribue à la consolidation du narcissisme secondaire, ce que note aussi Besdine, par l'effet d'une symbiose primitive, « le moment régressif dans le travail de la création [mobilise] une *identification narcissique à la toute-puissance maternelle*¹⁹ ». Or c'est une telle identification qui, pour nous, est à l'œuvre dans l'humour.

Cependant, pour devenir créateur, maternage et complexe jocastien ne suffisent pas, nous dit Anzieu, « il faut que le relais soit pris par un père ou un substitut paternel [...] et qu'à la fois ce père soit généralement tolérant (encore que ferme à l'occasion) et qu'il favorise et renforce le désir de savoir²⁰ ». Pas de doute : *d'abord* la mère, *ensuite* le père... *Le Mot d'esprit*, conformément au mouvement analytique, nous propose d'en faire le chemin à rebours, un chemin dont les voies transversales à la fois conduisent et ramènent inévitablement au personnage majestueux de la *Mère*, bien que le fils tente de manière répétitive d'en détourner son regard : Du père à la mère, du *Witz* (« trait d'esprit ») à l'humour...

De fait, ce ne sera effectivement qu'en 1932 que ce « fils premier-né d'une toute jeune mère²¹ » pourra, de concert avec son compa-

gnon identificatoire Goethe²², en appeler aux *Mères*, ces divinités préolympiennes au principe de toute chose et, à proprement parler, innommables et irreprésentables²³, et tenter d'approcher, dans sa complexité, ce qu'il pressent dans l'humour et qui le laisse perplexe — tant en 1905 qu'en 1927 — à savoir que, sous la mère œdipienne, se cache la mère archaïque, la mère des origines, autrement plus inquiétante, fascinante et mystérieuse.

De l'humour, Freud se montrera tout aussi discret. Appréhendé d'abord à travers le *Witz*, en particulier le *Witz* juif qui lui pose le problème *malaisé* de son *identité*, l'humour se révèle à sa grande surprise comme la condition de possibilité du trait d'esprit juif, sans qu'il ne puisse cependant s'en expliquer suffisamment, achevant son ouvrage de 1905 sur son énigme même, et n'y consacrant que quelques pages. Une énigme qui intriguera le chercheur puisqu'il y reviendra vingt-deux ans plus tard, là encore en quelques pages, sans pour autant en dissiper le mystère, mais en nous livrant suffisamment d'indices pour donner à penser qu'il en avait trouvé la clé.

Il convient de rappeler ici que *Le Mot d'esprit* appartient pleinement aux matériaux fondateurs de la science nouvelle, c'est-à-dire aux matériaux proprement auto-analytiques que son créateur a bien voulu nous confier : *L'Interprétation des rêves* (1900), *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901) et *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* (1905) fournissent en effet tous trois — et eux seuls²⁴ — les données brutes, privées et intimes, par lesquelles Freud s'est livré à la postérité et à partir desquelles il a pu exercer sa sagacité et dénouer quelques-uns des fils de l'étoffe dont il est fait.

Et il faut également se souvenir que le premier texte, *L'Interprétation des rêves*, en 1900, s'achevait sur un rêve que fit le petit Sigi à propos de sa mère — *Mère chérie et personnages à becs d'oiseaux* —, « le seul rêve d'enfance rapporté par Freud dans toute son œuvre et dans toute sa correspondance publiée », ainsi que le signale D. Anzieu²⁵.

Qu'est-ce à dire ? Comment comprendre cet agencement qui clôt ce monumental témoignage sur un rêve à propos de la mère chérie ? D. Anzieu, qui le premier s'est interrogé sur les raisons qui font de ce rêve le *dernier mot personnel* de Freud, y voit, lui, essentiellement une marque d'achèvement :

« Le travail intérieur de la phase œdipienne s'achève et Sigismund dit adieu à sa mère chérie, à la mère de sa petite enfance, à sa mère œdipienne. Désormais, elle est morte pour lui, c'est-à-dire qu'il renonce à sa possession incestueuse. Le Surmoi œdipien accomplit ainsi son œuvre ; mais tempéré par l'Idéal du Moi. Ainsi Freud peut à la fois renoncer à sa mère comme objet libidinal, et en chercher désormais des substituts sur le plan de la pensée, c'est-à-dire retrouver son image en possédant une terre inconnue du savoir et en jouissant de cette possession ²⁶. »

Et il ajoute plus loin :

« Ce livre est à la fois un dernier mot à son père et le dernier mot sur lui. En plaçant à la fin l'interprétation de ce rêve, il confirmera avoir repris possession à son père de sa mère chérie mais, bien plus, il signifiera qu'il a maintenant le dernier mot sur la mort, le dernier mot sur l'angoisse, le dernier mot sur la séparation de l'objet primitivement aimé ²⁷. »

Peut-être, mais pour notre part, nous y verrions *aussi*, au-delà de ce premier niveau d'élaboration du lien à la mère dans sa dimension œdipienne, l'indice d'une interrogation en cours — « travaillant » le maître en sous-œuvre — sur la mère des origines, celle des premiers temps d'avant l'Œdipe, aux sources mêmes de la construction de la psyché du futur créateur.

Dans cette quête de l'identité que représente, en effet, fondamentalement l'exploration analytique, si le petit d'homme rencontre bien évidemment le père et le couple parental, pour peu qu'il ose s'y aventurer plus avant, il ne peut éviter la confrontation avec ce personnage énigmatique, inquiétant et redoutable qu'incarne la mère dite archaïque.

Dans cette perspective, *Le Mot d'esprit*, cette autre source de *privata*, nous apparaît alors comme la continuation de ce travail auto-analytique commencé — tant pour le rêve que pour le *Witz* — à la disparition de son père, Jacob. En somme, si *L'Interprétation des rêves* en constitue un premier témoignage, certes majeur, comme on le sait, *Le Mot d'esprit*, achevé et publié cinq ans plus tard, en représenterait un second.

Entre les deux, sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, comme le note D. Anzieu, marque une étape significative :

« L'auto-analyse de Freud prend désormais une nouvelle allure. Elle n'est plus cette mise en question de lui-même, cette reconstitution de son passé qui le posséda de l'hiver 1896-1897 à l'été 1899. Elle porte sur des détails fragmentaires comme en 1895 et 1896 quand Freud faisait ses premiers pas dans cette méthode. Maintenant il en détient la maîtrise et lui demande de fournir les exemples dont ses ouvrages ultérieurs ont besoin. De là vient que la *Psychopathologie de la vie quotidienne* a un autre caractère que *Die Traumdeutung* : elle assure la transition entre les écrits du type confession et les publications plus impersonnelles²⁸. »

Entre les deux encore, la rupture de son amitié virile et passionnée avec Fließ, dont on peut supposer qu'elle n'a pas été sans activer ou réactiver la dimension féminine de Freud et, du même coup, sans relancer le processus analytique.

Entre les deux enfin, la discrétion de Freud, relative mais nette, au moins au plan des publications²⁹ et des interventions publiques, tout occupé qu'il est, pensons-nous, par la poursuite de son auto-analyse, *versus* maternel, dont l'issue, en 1905, sera la publication du *Mot d'esprit*³⁰. Car c'est bien dès les débuts de l'auto-analyse, et simultanément à sa curiosité pour les rêves, que Freud s'intéresse au mot d'esprit — en tant qu'il s'inscrit dans une tradition non seulement communautaire mais aussi familiale, ou mieux parentale, et participe du même coup de son histoire, de cette histoire qu'il a décidé d'explorer.

Si Freud a pu affirmer *après-coup*, dans la préface de 1908 à *L'Interprétation des rêves*, que cet ouvrage était « un morceau de [son] auto-analyse, [sa] réaction à la mort de [son] père³¹ », *Le Mot d'esprit* en constitue assurément un autre morceau, et aurait pour objet la mère, celle des commencements. C'est elle qui se trouverait appréhendée prioritairement à travers le *Witz* juif, même si Jacob sert pour un temps de couverture. C'est le lien au fils aimé qui va se trouver repris et théorisé en toute discrétion, en 1927, dans « L'humour³² », après l'impossible résolution métapsychologique de 1905, à laquelle aboutit le paragraphe final, qui laisse Freud sur un échec et de mauvaise *humeur*³³.

Ainsi, occultée dans les publications, peu présente dans les données auto-analytiques livrées par l'homme mûr, la mère n'en continuerait pas moins de hanter le garçon, d'œuvrer en silence dans l'esprit du fils, d'exercer, à l'instar de la pulsion, une *poussée constante* dans la psyché du savant — orientant ses réflexions et mettant en échec ses propres stratégies défensives — au point de faire retour dans « L'humour ». Le texte de 1927, de ce point de vue, ne serait autre que la *tentative d'élaboration métapsychologique de cet amour maternel*, dont le petit Sigi aurait été, selon ses dires, le bénéficiaire quasi exclusif.

En attendant, le chercheur d'âme tentera tant bien que mal de maintenir le voile sur ce personnage — et quel personnage ! — qui l'habite et auquel il ne cessera d'être confronté, quoi qu'il en veuille.

Le trajet auto-analytique du *Mot d'esprit* se donne ainsi à lire de la façon suivante. Dans la quête identitaire entamée à la mort du père, Freud se propose — à côté de ses rêves — d'interpréter aussi ce « matériel nouveau », issu de son fonds personnel, à savoir ces *Witze* juifs qui, dit-il, « ont produit sur nous la plus grande impression et nous ont fait le plus rire³⁴ ». Cette pratique essentiellement si ce n'est exclusivement virile³⁵ engage bien évidemment, et au premier chef, Jacob et les hommes de la communauté juive.

Cependant, et curieusement, Freud témoigne d'emblée d'une *curiosité coupable* à l'égard de cet objet d'étude quelque peu trivial : c'est qu'il y engage, en s'attachant à *son seul trait manifeste*, la *nature juive de son identité*. Une nature qui, bien que revendiquée haut et fort, n'en est pas moins conflictuelle, lui posant des problèmes de tous ordres que l'analyste, loin de s'essayer à les résoudre — si l'on se fie à ce qu'il nous en a laissé — va s'efforcer de dissimuler, de masquer, si ce n'est de taire, gardant par-devers lui la compréhension qu'il en a.

Très rapidement, le regard sur cette activité particulière, celle du mot d'esprit — par la dimension autocritique qui la traverse —, va contraindre l'interprète à s'interroger, en deçà de la satisfaction pulsionnelle somme toute facile et sans grande originalité qu'elle autorise, sur les *conditions subjectives* d'une semblable pratique. Il y rencontre alors l'*humour* — processus psychique autonome et auto-suffisant — témoin de cet « amour-propre » (*Selbstgefühl*) inentamable qui fonde la possibilité de tels *Witze* et en fait la valeur à ses yeux, comme à ceux de la communauté.

Et c'est précisément la tentative de compréhension de ce processus et de ses sources — dont l'appareillage de la première topique, élaboré dans ce temps initial de l'auto-analyse que fut *L'Interprétation des rêves*, est impuissant à rendre compte — qui lui pose problème et génère cette insatisfaction analytique postéditoriale dont il témoignera. Mais plus encore, c'est la *Mère* qu'il rencontre là aussi, le personnage maternel, cette *image tricéphale et clivée* dont on connaît l'importance dans son histoire, et face à laquelle le fils aimé reste sans voix.

Freud, en effet, ne peut guère aller au-delà du registre descriptif de cet éprouvé intime, abordant un ensemble de notions qu'il n'est pas en mesure alors de conceptualiser autrement qu'en recourant à la vieille catégorie hippocratique de l'*humeur*; et encore moins d'articuler, mais qui toutes insistent sur les temps originaires, si ce n'est mythiques, des débuts de la vie. On pense, en particulier, à la *question narcissique* — qu'il ne peut appréhender ici que d'un point de vue phénoménologique, à travers ses corollaires ou expressions comme l'autosuffisance, l'invulnérabilité, l'idéalisation et la toute-puissance — dans laquelle il nous fera connaître ultérieurement l'importance des personnages parentaux, et principalement maternels.

Ce pourquoi, sans aucun doute, dans l'ordonnancement du *Mot d'esprit*, Freud place ses « quelques remarques à consacrer à l'humour » en fin de volume, à l'issue de son parcours, au terme d'une étape qui, là encore, s'annonce comme une nouvelle énigme à résoudre. La *demi-page* qu'il rédige en guise de conclusion générale à un ouvrage qui en comporte près de trois cents (dans les *Gesammelte Schriften*) est sans ambiguïté : c'est bien d'humour qu'il s'agit, c'est bien sur l'humour que Freud conclut — en tant qu'il ouvre sur l'*humeur* de cette *enfance idéalisée* qu'il reste à explorer.

Que l'*humour*, sur lequel s'achève *Le Mot d'esprit*, continue de « travailler » Freud postérieurement à cet ouvrage, nous en avons une preuve tangible, non seulement dans ce court article méconnu — au destin bien singulier puisqu'il sera proprement « oublié » par son auteur et publié *post mortem* — que sont ses « Personnages psychopathiques à la scène³⁶ », écrit d'un seul jet au terme du *Mot d'esprit*, mais aussi dans cette petite conférence du 6 décembre 1907 et publiée en mars 1908, sous le titre « Le créateur littéraire et la fantaisie³⁷ ».

Se posent, en effet, clairement dans ces deux textes un certain nombre de problèmes et de questions spécifiques à l'humour, à la résolution desquels ce détour par la « création littéraire » (*Dichtung*)³⁸ va s'avérer essentiel. Notamment : le statut de la réalité, ses paradoxes et la nature de l'illusion, l'activité représentative comme mise en scène ou encore le mécanisme de l'identification héroïque, autant de phénomènes qui concourent à ce processus transformateur qui, comme l'humour justement, fait d'émotions pénibles sourdre le plaisir.

Que la mère, avec son évocation discrète sur laquelle s'achève *Le Mot d'esprit*, continue, elle aussi, de « travailler » Freud postérieurement à cet ouvrage, nous en avons d'autres signes évidents. Non seulement dans la seule « jolie chose » qu'il ait écrite³⁹ — le *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910) —, dans laquelle Freud lui rend un hommage à peine voilé, franchissant, à travers son identification au grand Léonard, une étape dans l'élaboration de la part féminine qu'il recèle⁴⁰ ; mais encore dans un ensemble de notations ou remarques, le plus souvent indirectes mais récurrentes, qui ponctuent le corps de l'œuvre, ainsi que dans les témoignages épars dans sa correspondance publiée, associés à ceux de ses pairs, contemporains et biographes. Bref, tout un ensemble de données disséminées qui, rassemblées et unifiées, en constituent la preuve indubitable.

De fait, ce retour inattendu, mais non pas imprévisible⁴¹, qu'il effectue sur l'humour en 1927 — que l'on ne peut guère saisir autrement que comme l'expression fulgurante d'une intuition — témoigne bien du travail ininterrompu qu'a pu opérer dans la psyché du conquistador *la question humoristique*, pour lui, *indissolublement liée au personnage maternel*.

On peut faire le constat que cet aventurier infatigable et têtard reprend les choses là où il les a laissées — avec les mêmes *pendus*⁴², les mêmes questions posées dans les mêmes termes, selon les mêmes formules — comme si sa réflexion s'était trouvée elle aussi *suspendue* jusqu'à ces premiers jours d'août 1927⁴³. Et quand il y revient, c'est *armé et meurtri*.

Armé et bardé des outils nouvellement forgés à l'épreuve de l'expérience clinique — non seulement celle de ses patients, mais la sienne propre —, avec lesquels il pense pouvoir faire rendre l'âme à

ce phénomène subtil, séduisant, insaisissable et, pour tout dire, proprement *inattaquable*.

Meurtri et lardé aussi des cicatrices laissées par les blessures que lui a infligées l'impitoyable *Anankè*, à savoir la disparition de personnes chères qui partageaient son histoire, ainsi que la menace sournoise et mortelle qui pèse désormais sur lui.

Armé et meurtri, deux ordres de faits qui — chez ce créateur, comme probablement chez tout créateur — n'en font qu'un. Deux ordres de faits qui, dissociés, feraient s'évanouir ce phénomène volatile — l'humour — dont le maître fut la vivante incarnation.

Ce pourquoi, à l'exemple de Freud et fort de ses leçons, en toute modestie cependant, on n'isolera pas plus que nécessaire les éléments constituants d'une pratique qui, loin de se réduire à la marque apprise d'une civilité de bon aloi, s'avère être *fondamentalement*, chez le génie viennois, un *art de vivre*.

NOTES

1. Voir notre « Freud sur les rives du continent noir », *Le Coq-Héron* n° 226, Toulouse, Érès, 2016.

2. À Freud, si réticent à s'approprier cet « héritage maternel », et convaincu qu'il ne dépassera pas l'âge auquel sont morts son père et son frère, la princesse Marie Bonaparte répond : « Pourquoi ne vivriez-vous pas plus longtemps ? Et ne continueriez-vous pas de produire ? Vous avez aussi hérité de votre mère qui, elle, l'a fait [a vécu au-delà de l'âge redouté] », dans une lettre du 4 décembre 1936, citée par Max Schur, in *La Mort dans la vie de Freud* (1972), Paris, Gallimard, 1975, p. 572.

3. *Journal clinique*, Paris, Payot, 1985, pp. 257-258.

4. E. Jones, *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*, II, Paris, P.U.F., 1979, p. 433.

5. Jones Papers, *Archives for the British Psycho-analytical Society*, citée par P. Gay, *Freud, une vie* (1988), Paris, Hachette, 1991, p. 581.

6. P. Gay, *Freud, une vie*, *op. cit.*, p. 581.

7. *Les Visiteurs du Moi*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, p. 143.

8. Il écrit ainsi à Ferenczi le 16 septembre 1930 : « Ce grand événement m'a affecté d'une façon toute particulière. Pas de douleur, pas de regret, ce qu'expliquent probablement les circonstances accessoires : son grand âge, la pitié qu'inspirait vers la fin sa détresse et, en même temps, un sentiment de délivrance, d'affranchissement, dont je crois comprendre aussi la raison. C'est que je n'avais pas le droit de mourir tant

qu'elle était encore en vie, et maintenant j'ai ce droit. D'une façon ou d'une autre, les valeurs de la vie seront sensiblement modifiées dans les couches profondes. » in Sigmund Freud, *Correspondance 1873-1939*, Paris, Gallimard, 1979, p. 436.

9. A. de Mijolla, *Les Visiteurs du Moi*, *op. cit.*, p. 178.

10. *Le Malaise dans la culture*, OCFP, XVIII, Paris, P.U.F., p. 300.

11. *De la sexualité féminine*, OCFP, XIX, Paris, P.U.F., p. 20. Nous soulignons.

12. *La Féminité*, OCFP, XIX, Paris, P.U.F., pp. 205-207. Nous soulignons.

13. *D'Œdipe à Moïse* (1974), Paris, Plon, Presses Pocket, 1987, p. 27, n. 2.

14. En juin 1857, Amalia fera « une cure de trois mois au petit lait à Roznau (à 25 km de Freiberg), sans doute pour tuberculose, accompagnée de Sigismund et d'une domestique, Rosi Witteck », indique D. Anzieu, *L'Auto-analyse de Freud et la Découverte de la psychanalyse*, 3^e édition entièrement refondue, Paris, P.U.F., 1988, p. 513. Il nous parle plus loin de « la tuberculose d'Amalia — qui motive son retour en cure de trois mois à Roznau pendant les étés 1868, 1869, 1870, 1871, 1875 : ses enfants les plus chétifs l'accompagnent ; les autres sont confiés à leurs grands-parents maternels Nathansohn », *ibid.*, p. 515.

15. « Complexe de Jocaste, maternage et génie » (1968-1969), *Psychanalyse du génie créateur*, sous la dir. de D. Anzieu, Paris, Dunod, 1974, pp. 168-208.

16. *Ibid.*, p. 184.

17. Un personnage maternel bien trop présent en lui cependant, comme en témoigne l'expérience parisienne, au cours de laquelle il assista à la représentation d'*Œdipe roi*, ainsi qu'on le montrera *infra*.

18. *Psychanalyse du génie créateur*, *op. cit.*, p. 24.

19. *Ibid.*, p. 26. Nous soulignons.

20. *Ibid.*, p. 27.

21. Ainsi qu'il se désigna, en 1931, dans sa « Lettre au bourgmestre de la ville de Pribor », OCFP, XIX, Paris, P.U.F., p. 47.

22. Fils préféré, lui aussi, de sa mère et ayant aussi perdu un jeune frère en bas âge. Cf. « Un souvenir d'enfance de "Poésie et Vérité" », *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, pp. 193-207. Sur l'importance de Goethe pour les psychanalystes, on pourra consulter l'ouvrage de P. Hachet, *Les Psychanalystes et Goethe*, Paris, L'Harmattan, 1995.

23. Selon Sarah Kofman, Goethe se serait inspiré, pour le nom de *Mères*, de Plutarque (*Vie de Marcellus*, chap. XX ; et *La Décadence des oracles*, chap. XXII). Elle nous précise que « Les Mères étaient des divinités préolympiennes considérées comme le principe de toute chose, et dont l'existence dans l'éternité et le vide rend impossible toute représentation analogue à celle des divinités de l'Olympe. Sous le même nom on honorait à Minos et à Eugyon, d'après Diodore de Sicile, les nourrices

de Zeus transformées en étoiles. » in *Pourquoi rit-on ?*, Paris, Galilée, 1986, p. 24.

24. D'un point de vue systématique et inaugural. On n'oublie pas bien entendu les données isolées, par exemple « Les souvenirs-écrans » (1899) ou « Trouble du souvenir sur l'Acropole » (1936), et encore moins l'activité auto-analytique proprement interminable dont le chercheur fera preuve toute sa vie, comme nous la révèle sa correspondance.

25. *L'Auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse* (1959), 1, Paris, P.U.F., 1975, p. 390.

26. *Ibid.*, p. 406.

27. *Ibid.*, p. 407.

28. *L'Auto-analyse de Freud...* (1988), *op. cit.*, p. 428.

29. Les bibliographes montrent « page blanche » pour l'année 1902 et indiquent une publication — d'une page — pour l'année 1903. Cf. R. Dufresne, *Bibliographie des écrits de Freud*, Paris, Payot, 1973, p. 90 ; et aussi J.-M. Cantau, J.-B. Carrade, O. Lescaret et Y. Nougué, *Freud : Versions françaises*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1994, pp. 54-55. De l'année 1902 à l'année 1904 incluse, Freud ne publie en effet que quelques très brefs comptes rendus et un petit papier de commande à valeur de vulgarisation.

30. Et bien évidemment aussi les *Trois Essais sur la théorie sexuelle* et leur élaboration de la sexualité infantile dont la mère est le pivot. Voir notre « Freud et la découverte de la sexualité infantile, ou du bon usage de l'observation », *Le Coq-Héron*, 2014/3, n° 218, ainsi que notre « Freud et les bonnes », *Le Coq-Héron*, 2016/2, n° 225.

31. *L'Interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1967, p. 4.

32. « L'humour », à la suite de *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1930, pp. 277-283 ; nouv. trad. dans *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, *op. cit.*, pp. 317-328 ; ou encore *OCF.P*, XVIII, pp. 135-140.

33. Le travail considérable sur le *Witz* aboutit en effet à l'humour proprement dit dans ses dernières lignes. Freud y consacre les quelques pages du paragraphe (7), et achève l'ouvrage sur un semblant de conclusion qui, en fait, pose l'énigme qu'il lui faut résoudre : celle de la *bonne humeur*, une humeur joyeuse qui habiterait naturellement l'enfant... Cf. *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, pp. 398-411.

34. *Ibid.*, p. 54.

35. Quand Freud rencontre un « mot osé » fait par une femme, il en fait d'ailleurs un lapsus. Les trois savoureux exemples que nous avons relevés dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* (p. 145, p. 147 et p. 150), Paris, Gallimard, 1997, ont été respectivement ajoutés en 1910, 1917 et 1924.

36. *Résultats, Idées, Problèmes*, I, Paris, P.U.F., 1984, pp. 123-129.

37. « Le créateur littéraire et la fantaisie », *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, *op. cit.*, pp. 31-46.

38. Les traducteurs, embarrassés, prennent soin de préciser que « la *Dichtung* recouvre toute forme de création littéraire, elle en souligne le caractère fictif, imaginaire », « Le créateur littéraire et la fantaisie », *art. cit.*, p. 32, incluant bien entendu le théâtre, mais aussi ce que l'on désigne comme « littérature populaire » ou encore « littérature de gare ». À l'exemple des *Witze* dont Freud prend soin de préciser, en introduction de son étude, que son choix ne se fonde pas sur la noblesse de leur origine, et qu'il s'intéressera aussi à ces mots anonymes tirés de la vie populaire (juive), ceux qui l'ont fait le plus rire.

39. Comme il le confie à Ferenczi dans sa lettre du 13 février 1919 : « Le Leonardo, sans doute la seule jolie chose que j'aie écrite, est déjà corrigé pour la deuxième édition et remis », *Sigmund Freud/Sándor Ferenczi, Correspondance*, II, Paris, Calmann-Lévy, 1996, p. 368.

40. Jones nous fait part de son « impression que Freud, en étudiant la personnalité de Léonard de Vinci, s'est en même temps identifié à celle-ci et s'est décrit lui-même », *in* E. Jones, *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*, II, *op. cit.*, p. 456. Voir aussi, dans le même volume, p. 82 et p. 368.

41. Comme cette recherche tente de le montrer. La psychanalyse n'est-elle pas une science prédictive *a posteriori* ?

42. C'est en effet une même histoire de pendu qui illustre les propos de 1905 et de 1927 sur l'humour.

43. De ce point de vue, la publication, jusqu'à une date récente, de l'article de 1927 à la suite du *Mot d'esprit et ses rapports à l'inconscient*, se justifiait tout à fait.